Bernard POTTIER, *La Sémantique illustrée*

Paris, Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, 2018, 78 pages

Jacques-Philippe Saint-Gerand et Bernard Pottier

Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/questionsdecommunication/16859>

DOI : 10.4000/questionsdecommunication.16859

ISSN : 2259-8901

Éditeur

Presses universitaires de Lorraine

Édition imprimée

Date de publication : 31 décembre 2018

Pagination : 393-397

ISBN : 978-2-8143-0543-4

ISSN : 1633-5961

Référence électronique

Jacques-Philippe Saint-Gerand et Bernard Pottier, « Bernard POTTIER, *La Sémantique illustrée* », *Questions de communication* [En ligne], 34 | 2018, mis en ligne le 31 décembre 2018, consulté le 06 janvier 2022.

URL : <http://journals.openedition.org/questionsdecommunication/16859> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/questionsdecommunication.16859>

Ce document a été généré automatiquement le 6 janvier 2022.

Questions de communication is licensed under CC BY-NC-ND 4.0

Bernard POTTIER, *La Sémantique illustrée*

Paris, Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, 2018, 78 pages

Jacques-Philippe Saint-Gerand et Bernard Pottier

RÉFÉRENCE

Bernard POTTIER, *La Sémantique illustrée*, Paris, Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, 2018, 78 pages

- 1 Comme elle l'avait fait en 2016 avec Robert Martin (*Linguistique de l'universel. Réflexions sur les universaux du langage, les concepts universels, la notion de langue universelle*), l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, soucieuse d'honorer la place tenue dans la recherche contemporaine par les membres qu'elle a élus, offre à Bernard Pottier l'occasion de publier une synthèse de ses plus récents travaux. On ne peut que se féliciter de cette décision qui – au-delà même des chercheurs – met en lumière la vitalité de la linguistique au sens le plus strict et exact de ce terme, cette discipline que la dénomination de *sciences du langage* a contrainte dans bien des cas à être la portion congrue de ce vaste *condominium*. Robert Martin avait proposé une réflexion approfondie sur les universaux du langage, les concepts universels et la notion de langue universelle. Bernard Pottier développe aujourd'hui la conception d'une sémantique dynamique et topologique qu'il promeut depuis ses premiers travaux de linguistique hispanique et de linguistique générale, dans la même perspective de recherche d'invariants universels. Après, entre autres exemples, « La sémantique en dix leçons et en dix minutes » (pp. 169-174, in : Annick Englebert, Michel Pierrard, Laurence Rosier et al., dirs, *Actes du XXII^e Congrès international de linguistique et de philologie romanes (Bruxelles, 23-29 juillet 1998)*, vol. 1, Tübingen, M. Niemeyer, 1998), et selon l'humour qui est le sien, Bernard Pottier a choisi pour titre de son ouvrage *La Sémantique illustrée*, qui permet de lire simultanément en lui comment la réflexion sur les principes de la sémantique illustre des mécanismes linguistiques fondamentaux et pourquoi les

illustrations graphiques aident mieux que de longs discours à représenter ces mécanismes. Face à l'asianisme *verbeux* de la sémiotique, et corollairement de certains travaux de linguistique, Anne Hénault caractérisait la démarche de Bernard Pottier comme celle d'un « tireur à l'arc » ; avec l'atticisme, la densité de pensée et la concision d'expression qui le caractérisent, ce dernier note modestement au terme de sa préface : « Nous espérons avoir atteint la plupart de nos cibles » (p. 8).

- 2 Doté d'une iconographie abondante mais voulue par le projet même et indispensable à son accomplissement, l'ouvrage se compose de quatre chapitres, tous soucieux d'approfondir les aspects sémiologiques des signes dans leurs relations aux mécanismes cognitifs gouvernant chez l'homme l'exercice de la pensée et celui de son expression verbale. Pour qui veut entrer pleinement dans la richesse du présent ouvrage, il est nécessaire de parcourir la carrière de Bernard Pottier depuis l'empreinte originelle laissée sur sa pensée par les enseignements de Gustave Guillaume, de suivre le développement de ses ouvrages fondateurs d'une conception personnelle du langage dans laquelle les influences de Lao-Tseu ou de saint Augustin puis de René Thom ont été retravaillées pour former un socle épistémique d'une rare cohérence (une vidéo en témoigne éloquentement : accès : <https://www.youtube.com/watch?v=aE6wZUc6jXQ>). Que l'on songe à sa thèse principale de doctorat d'État (dir. par Robert-Léon Wagner, 1955), *Systématique des éléments de relation. Étude de morpho-syntaxe structurale romane* (Paris, Klincksieck, 1962), à sa thèse complémentaire de terrain (dir. par Ch. Bruneau) portant sur *La Cassotte à manche tubulaire. Histoire de l'objet et des noms qui le désignent* (Paris, Presses universitaires de France, 1959) ou à la lumineuse *Présentation de la linguistique* (Paris, Klincksieck, 1967) qui, à l'heure où la linguistique entrait officiellement dans les cursus universitaires français, servit de *vade mecum* essentiel pour beaucoup de jeunes autodidactes de l'époque, se lit dans ces recherches une manière très personnelle de demander aux langues de révéler ce qu'elles mettent en commun au service de la représentation du monde dont chacune d'elles s'acquitte singulièrement. Une manière de pénétrer aussi les arcanes de la pensée productrice des images mentales que les langues ont pour objet d'exprimer. À ce sujet, son site (accès : <http://www.bernardpottier.net/>) donne toutes les précisions utiles et permet de suivre le développement fécond et varié de cette réflexion sur une période d'une remarquable longévité de plus de sept décennies.
- 3 Intitulée « La pensée en mouvement : l'image et le texte » (pp. 9-18), l'introduction pose les bases justificatives d'une démarche qui reconnaît à la présentation graphique une puissance d'explicitation bien supérieure à celle du discours traditionnel. En évitant de recourir aux formalismes logiques et algébriques, Bernard Pottier montre comment sortir de l'enfermement autotélique de la langue par la voie géométrique : « Nous tentons des représentations graphiques mettant en évidence les parcours reliant les diverses composantes entrant dans la communication linguistique » (p. 10). Manière puissante, d'une part, de vaincre le solipsisme des métadiscours de la linguistique et des sciences du langage qui ne peuvent épuiser leur objet avec les outils mêmes qui ont permis de le construire et, d'autre part, de donner aux schèmes imagés une réelle pertinence pédagogique. Dans ces premières pages, on découvre le développement ultime de la réflexion panoramique proposée par l'auteur lors du 16^e *Congrès international des linguistes* (20-25 juillet 1997) sous l'intitulé « Activités mentales et structures linguistiques » (voir les *Actes* de cette manifestation, Oxford, Pergamon Press, 1997), texte réédité récemment par la revue *Texto ! Textes et cultures* (XXIII (2),

2018). Il s'agit essentiellement de montrer que la conceptualisation de l'expérience du monde – aire de recherche pour le linguiste non directement observable – se fonde sur un petit nombre de mécanismes fondamentaux sous-tendant les opérations complexes que les langues mettent en œuvre chacune à sa manière. Contre une tendance spontanée des modes de penser occidentaux qui privilégient un binarisme manichéen réducteur, et dans une perspective de quête assumée d'universaux (p. 18), des graphes morphodynamiques ternaires continus offrent la possibilité de représenter les phénomènes statiques, cinétiques et dynamiques caractéristiques que les langues exposent dans leur structuration sémiologique.

- 4 Le chapitre suivant traite les « Sémiologies figuratives et les autres » (pp. 19-29) et oppose les langues à tradition écrite, dont les signes se composent d'un signifiant graphique, d'un signifiant phonique et d'un signifié, aux langues à écritures figuratives telles le chinois ou l'égyptien ancien, qui doivent elles aussi composer avec leurs conceptions de la graphie, de la sémie et de la phonie. Bernard Pottier y reprend l'essentiel d'une communication prononcée en 2008 lors du colloque *Image et conception du monde dans les écritures figuratives*, dans laquelle, se fondant sur les contributions de spécialistes de langues à écriture figurative, il dégagait de nouveau des constantes (« des ressources communes », p. 29) susceptibles d'être considérées comme universelles au-delà « des spécificités » de chacune des langues (*ibid.*) Des monogrammes peuvent être simples ou complexes. Ainsi, aux « idéogrammes » simples du chinois (木) correspondent les lexies simples des écritures non figuratives (*arbre*). Aux « idéogrammes » complexes (门房) correspondent les lexies complexes (*doorman, portier*) ; tandis que les « polygrammes », qui sont des composés, font correspondre aux « idéogrammes » composés (木匠 *charpentier*) les lexies composées de nos langues à écriture alphabétique (*hôtel de ville*). Il en résulte des possibilités de combinatoire variées entre graphie, phonie et sémie. Une graphie figurative (山 montagne) peut correspondre à une sémie tout « en laissant ouvertes les possibilités de réalisations phoniques » (chinois *shām* versus japonais *yama*, p. 20), tandis qu'une lecture phonique d'une graphie peut requérir un sens à déterminer de la part du lecteur. À un certain niveau de généralité, les sémogrammes comme les phonogrammes laissent apparaître des similitudes entre les deux types d'écriture (le cartouche égyptien et la majuscule française, p. 22), ou les deux séries de glyphes maya (p. 23) et le double système de numération arabe ou romain. De même, des processus de démotivation peuvent altérer l'iconicité des signes d'une écriture figurative (p. 27) comme peut disparaître progressivement la motivation étymologique dans une écriture figurative (*poisson* 鱼 en chinois et *boutique / apothicaire* en français). De sorte « qu'au niveau de la sémiologie générale [conclut Bernard Pottier], on constate, *mutatis mutandis*, des parallélismes entre les procédés utilisés par les langues à écriture figurative et les langues à écriture syllabique ou alphabétique » (p. 29).
- 5 Faisant interférer réflexions philosophiques (Héraclite, saint Augustin, Henri Bergson, Maurice Merleau-Ponty, Vladimir Jankélévitch), conceptions grammaticales (Antoine Oudin, Charles Maupas, Port-Royal, Pierre Restaut, Nicolas Beauzée, l'abbé Girard, l'abbé Sicard), théorisations linguistiques (Gustave Guillaume, Harald Weinrich, Émile Benveniste) et témoignages littéraires (Victor Hugo, André Gide, Jean d'Ormesson, Serge Doubrovsky, Julien Gracq), un troisième chapitre (pp. 31-49) élabore une conception renouvelée du présent. En conduisant le lecteur à se pencher sur « Les "Mémoires" du présent », Bernard Pottier l'oblige à reconnaître que « le Présent est le cadre obligatoire de nos pensées » (p. 45). L'auteur se donne ici comme premier objectif

de suivre « les *traces sémiologiques* que l'inconscient des groupes sociaux a laissées, au cours des siècles, dans les *langues* » (p. 31). En accord avec la conception phénoménologique de Maurice Merleau-Ponty, Bernard Pottier fait remarquer que, pour le linguiste retenant l'expérience humaine, contrairement à l'idée reçue qui veut que le fleuve s'écoule de l'amont vers l'aval, la ligne du temps peut se lire dans deux directions opposées : l'amont et l'aval ne sont que des lieux arbitraires rendus perceptibles par l'instanciation d'un repère spatial défini sur lequel convergent ces deux dimensions. L'idée figurait déjà dans un texte de Gustave Guillaume (« De la double action séparative du présent dans la représentation française du temps », in : *Mélanges Albert Dauzat*, Paris, Éd. d'Artrey, 1951) qui notait que « dans le présent même, la parcelle de futur (α) opère sa conversion en parcelle de passé (ω) ». Selon un mouvement *ascendant*, le temps s'écoule donc du passé vers le présent puis l'avenir, soit ! Mais, selon le mouvement *descendant* inverse, le présent devient le lieu et le moment de transition entre le futur et le passé, entre ce qui est l'*à-venir*, le *sur-venant* et le *par-venu*. La ténuité de cette position rend compte de la difficulté des langues à dire l'instant présent, et de leurs efforts pour tenter de l'élargir au moyen de formes progressives (*être en train de*, en français, *be + ing* en anglais, etc.). Dans *L'Emploi des temps verbaux en français moderne. Essai de grammaire descriptive* (Paris, Klincksieck, 1960), Paul Imbs, lui-même guillaumien de la première heure, avait déjà signalé le paradoxe de la notion de présent. À partir de cette conception du présent « comme un pic entre deux asymptotes (ω) et (α) » (p. 33), le passé – acquis irréversible – et le futur – échappant à toute certitude – se donnent dès lors à voir sous des jours asymétriques que les langues s'ingénient à réconcilier et à rendre compatibles. Le futur reste inaccessible à l'homme de parole qui « ne peut être sûr de rien » (p. 45), tandis que le passé ne cesse d'être érodé par l'oubli, ou revivifié par la mémoire comme « l'indélébile proustien ou l'obsession pathologique » (*ibid.*). Ainsi le passé peut-il se rattacher en discours au présent (*j'écrivais, j'ai écrit*) ou en être totalement détaché et entrer dans l'histoire (*j'écrivis*), voire être envisagé « mentalement [...] à partir de points de vue distribués sur l'échelle du temps » (p. 41) : « Christophe Colomb *découvra* l'Amérique (à la fin du siècle) ; *découvrirait* l'Amérique (dix ans plus tard) ; *allait* (bientôt) *découvrir* l'Amérique ; *se trompe*, (et) il *découvre* l'Amérique ». Tandis que l'avenir reste hypothétique, *conditionnel*, comme l'exprime la dénomination grammaticale d'un item linguistique oscillant entre représentation d'un temps et expression d'un mode, et qui n'est au fond qu'un improbable futur vu d'un passé régi par le présent de l'énonciateur. Ainsi devient-il parfaitement justifié d'envisager le passé comme « le souvenir actuel du temps écoulé » (p. 45), le futur comme « l'attente actuelle du temps à venir » (*ibid.*) et le présent comme un simple mode d'être de la temporalité, indifféremment régressif ou progressif, ainsi qu'en témoigne l'interprétation du mot *rêve* (pp. 46-47). Selon que celui-ci se situe dans le sommeil (transfiguration d'éléments du passé) ou dans l'état de veille (élaboration d'images « issues d'un passé reconstruit à partir d'éléments délocalisés et refinalisés »), le rêve peut indifféremment prendre en charge un *re-voir* du passé fondé sur les éléments d'un *vécu* ou un *pré-voir* de l'avenir sans certitude de son actualisation.

- 6 Sobrement intitulé « Le “figuratif” dans l'étude du langage », le dernier chapitre de l'ouvrage constitue une synthèse des analyses et réflexions de l'auteur sur l'importance des représentations visuelles dans la compréhension des mécanismes universels mis en œuvre par les langues. À cet égard, l'exemple des pictogrammes en langue dongba de la minorité chinoise Naxi (pp. 13, 53) est très suggestif. Portée par des illustrations plus

« parlantes » que les mots des discours et des métadiscours, la conception géométrico-topologique de la linguistique que développe Bernard Pottier vise à démontrer la pertinence et la puissance de l'évidence : après avoir observé, regardé, le chercheur est à même de voir, enfin, et de donner à voir. Opposant les modes de raisonnement de mathématiciens tels Laurent Schwartz – rétif à la « géométrie visuelle » – et René Thom – se reconnaissant, à l'inverse, comme « mathématicien topologue et philosophe catastrophique » (p. 67) –, Bernard Pottier conclut : « On a ou n'a pas le don de voyance » (p. 68). L'exemple des calligrammes illustre parfaitement les multiples problèmes liés en langue à la motivation des signes – que l'on dit pourtant par essence arbitraires. Ainsi l'auteur remarque-t-il que les onomatopées comme les métaphores offrent dans les domaines phonique et lexico-sémantique des possibilités de figuration auditives (*chuchoter*, *susurrer*) ou visuelles (*pont*, *papillon*) qui facilitent l'accès à la représentation de leurs contenus. Cet aspect n'est ni négligeable, ni négligé par un chercheur qui reconnaît que « le linguiste doit [...] être aussi un être de *vision* et d'*imagination* » (p. 57), non que ces deux derniers termes ouvrent sans restriction la porte à la « folle du logis » permettant n'importe quelle fantaisie analytique et herméneutique, mais parce que la représentation visuelle des phénomènes linguistiques et les images géométrisées des processus qu'ils mettent en œuvre sont des auxiliaires précieux de compréhension de la *polymorphie* (p. 51) des mécanismes onomasiologiques et sémasiologiques du langage. Émetteurs et récepteurs de messages ne cessent de se livrer de part et d'autre à des transactions d'*images mentales* insaisissables – au sens le plus propre du terme – en dehors des possibilités d'expression offertes par les langues. Sur la base, et compte tenu des possibilités offertes par ces dernières, du sens peut être transmis, que régulent des principes logiques eux-mêmes soumis aux lois d'une adaptation permanente à la dynamique interprétative. Dans la perspective guillaumienne du temps opératif, Bernard Pottier introduit ici une distinction capitale entre les représentations géométriques du penser fondées sur le balisage d'un *Espace*, et celles qui y introduisent supplémentairement la variable *Temps*. En tant qu'entité autonome de dépendances internes (Louis Hjelmslev), la structure se referme sur elle-même et ne s'inscrit dans la temporalité que de manière évasive en réduisant cette dernière à l'opposition synchronie / diachronie : le *schéma* en tant que figuration (p. 54) est la représentation de cet espace adynamique, par exemple le carré sémiotique d'Algirdas Julien Greimas. En revanche, envisager le penser comme un processus dont les langues sont capables de saisir les différentes étapes de développement (*naître*, *vivre*, *mourir*, ou *embarquer*, *être dans une barque*, *débarquer*) implique de passer à un autre type de figuration, en l'occurrence le *schème* (p. 55) qui prend en compte la variable *Temps* et la succession continue des phases qui le constituent. Ainsi Bernard Pottier se rapproche-t-il des recherches de la linguistique cognitive telles que Ronald Langacker (p. 56) en donne l'illustration par l'analyse des verbes *entrer* et *donner*. Il rejoint aussi la position de Jean-Pierre Desclés qui voit « dans l'analyse formelle des langues naturelles » la pertinence de « l'alternance *géométrique/topologique* / *algébrique-logique* » propre aux raisonnements mathématiques (p. 58), tout en mettant pour son compte l'accent sur « l'option géométrique topologique [...] car elle parle aux yeux et à l'esprit » (p. 59). Introduite en 1979 comme forme simple de représentation des systèmes grammaticaux et des combinatoires lexicales (« Sémantique et topologie », pp. 3-10, in : Manfred Höfler, Henri Vernay, Lothar Wolf, Hrsg., *Festschrift Kurt Baldinger zum 60. Geburtstag*, Tübingen, Niemeyer, 1979), l'idée du *trimorphe* a été développée dans la série des publications ultérieures de Bernard Pottier,

notamment dans *Représentations mentales et catégorisations linguistiques* (Bibliothèque de l'Information grammaticale, Louvain, Peeters, 2001). Elle repose sur le constat que tout événement donne à voir trois phases de son actualisation : un avant, un pendant, et un après : *entrer – être dans – quitter, apparaître – être – disparaître*, etc. Ainsi le trimorphe est-il à même de représenter – désigner, dessiner – un schème mental d'expérience doté d'un développement continu ponctué de saillances verbales prototypiques qui introduisent les diverses formes de catastrophes du continu telles que René Thom les a définies (capter, capturer, avoir, tenir, retenir, transmettre, émettre, lâcher, etc.). Il résulte de cette représentation une conception du temps non plus cyclique – circulaire et en quelque sorte carcérale – mais sinusoïdale et dynamique (p. 65) particulièrement apte à rendre compte du déroulé d'événements dont la langue permet en discours de saisir les différentes phases : *ne pas croire / se convertir / croire / douter / ne plus croire / retrouver la foi*, ou *ne pas vouloir / se décider / vouloir / se rétracter / ne plus vouloir / se raviser* (p. 66).

- 7 La concision de la page ultime de ce chapitre (p. 72) peut aisément servir de conclusion à l'ensemble du volume. Les 26 lignes qui la composent récapitulent utilement les points essentiels de ce qui apparaît comme une nouvelle *Présentation de la linguistique* (Bernard Pottier, Paris, Klincksieck, 1967) en ses moyens et ses objectifs généraux. Cinquante ans après un premier essai et le passage du xx^e au xxi^e siècle, prenant acte des limites et des faillites du modèle structuraliste, Bernard Pottier ose et propose dans ces pages une systématique linguistique novatrice qui substitue définitivement à l'idéologie du modèle structural un modèle de pensée structurelle du langage, gouverné par la puissance du principe d'*energeia*, dont, depuis Humboldt la communauté linguistique cherche à délimiter et clarifier le contenu. Cette sémiologie repose sur l'observation de constantes universelles perceptibles autant dans les catégories grammaticales générales que dans les lexiques particuliers propres à chaque langue, lesquels s'avèrent tous assignables à des « modèles relationnels identifiables ». Ainsi le trimorphe permet-il de visualiser les processus dynamiques conditionnant l'organisation des « mouvements de pensée », et d'envisager à côté des *figures de discours*, bien connues, et directement observables, des *figures de langue* sous-jacentes « à vocation universelle » qu'il est loisible d'identifier. La densité d'un tel ouvrage rend difficile d'en exposer toute la richesse immédiate et potentielle, et improbable la perspective d'en épuiser le contenu. En ré-instituant au cœur de la linguistique une sémiologie fondée sur l'expérience des usagers du langage et sur l'observation des dynamiques activant de manière universelle l'acte de penser, Bernard Pottier réconcilie aujourd'hui l'esprit de finesse invoqué par la tradition littéraire et l'esprit de géométrie revendiqué par la tradition scientifique. C'est ainsi que ces deux leurres culturels, trop longtemps opposés par l'humanisme occidental classique, trouvent l'opportunité de nouvelles noces dans cet objet si essentiellement problématique qu'est le langage. Par une telle démonstration, le *condominium* des sciences du langage ne peut que mieux s'en porter. Il fallait pour cela une culture profondément nourrie de philosophie, de science, de littérature et d'expérience.

AUTEURS

JACQUES-PHILIPPE SAINT-GERAND

CeReS, université de Limoges

[jacques-philippe.saint-gerand\[at\]unilim.fr](mailto:jacques-philippe.saint-gerand[at]unilim.fr)